

54. EQUATEUR 2010

(Du samedi 26 décembre 2009 au lundi 18 janvier 2010)



Samedi 26 : Après trois jours marseillais, me voici reparti en Amérique du Sud, en Equateur, où je vais visiter les familles de mes trois filleuls et le collège aidé en 2008 par l'association Enfants du Sud dont je suis le Président. Je me rends là-bas pour la huitième fois.



Dimanche 27 : Mon voyage s'est bien passé, un peu trop long mais à l'heure. A 8H30, mes amis d'Otavalo m'attendent à l'aéroport, c'est vraiment sympa : la maman Laura et trois des six enfants, Deïbi, Shucnina et Rumi. De là, comme prévu, je pars directement avec Deïbi à Sua, sur la côte pacifique. Mon filleul Rumi n'a pas voulu venir, trop sollicité, m'a-t-il dit, par les filles (il a 11 ans et demi...). Long voyage de huit heures en bus, je suis vraiment crevé à l'arrivée à plus de 21H.

Lundi 28 : Aujourd'hui, j'ai visité quelques-uns de mes amis de Sua et j'ai surtout été content de revoir mon filleul Erick, qui vient d'avoir 5 ans et qui a bien changé (aussi beau que son parrain). Je me rends aussi au collège, mais ne peux voir aucun responsable, ce sont les vacances scolaires. Autrement, je retrouve chez Kelly ma nourriture habituelle (et délicieuse) du coin, notamment la ceviche de camarones (crevettes), un régal.



Mardi 29 : Ce matin, avec Deïbi, Maria-Angelica et son fils Erick, nous partons faire quelques courses à Esmeraldas, à une heure de bus. Il paraît que c'est moins cher ici (mais vu le prix du transport et le temps perdu...). Nous nous baladons un peu l'après-midi et profitons aussi de la piscine de l'hôtel. Pas beaucoup de touristes à Sua, tant mieux. Les soirées sur le malecon (rue du bord de mer) sont toujours musicales, chaque kiosque diffusant sa propre musique.



Mercredi 30 : Petit tour de bateau jusqu'à l'îlette afin d'observer les oiseaux : pélicans, fous à pattes bleues et autres espèces dont je ne connais pas le nom en français (qui m'aidera ?). Après-midi à la plage avec tous les amis de Deïbi. Dans le village, beaucoup de personnes fabriquent leur mannequin de paille, l'ano viejo (qui veut dire l'an vieux), c'est la coutume en Equateur, vous lirez bientôt pourquoi.



Jeudi 31 : Le matin, Deïbi et ses amis vont faire une heure de canoë dans la rivière puis dans l'océan. Il fait vraiment très chaud aujourd'hui. A midi, nous sommes invités à déjeuner par le papa et la grand-mère d'Erick. Le papa étant pêcheur, nous avons eu droit à de bonnes langoustines à la noix de coco. Après-midi à la piscine, où Deïbi a invité quelques copains. Puis la soirée a été longue, mais je m'attendais à beaucoup plus de mouvement dans le village. En fait, la nouvelle année se fête plutôt en famille. Nous sommes invités par des amis à l'anniversaire d'une petite fille et, à minuit pile, l'Ano Viejo, mannequin de paille représentant l'année passée, est brûlé. C'est ainsi dans chaque maison.



La fête d'anniversaire continue et nous rentrons nous coucher vers 2H du matin. Bonne année 2010 !

Vendredi 1 janvier 2010 : Journée ordinaire. Nous retournons visiter la famille d'Antonio. A 13H, nous devons partir faire une balade en bateau avec Cristian, le papa d'Erick. Mais la fête de cette nuit (et l'alcool) a eu raison de lui... Deïbi, déçu, veut faire une heure de canoë, mais la plage est envahie aujourd'hui, noire de monde, et aucun canoë n'est disponible.

Du coup, après-midi à la piscine, ce qui n'est pas plus mal, vu la chaleur. Durant l'après-midi, une grosse vague a déferlé et les rues proches de la plage sont envahies de sable et d'eau (et ça a recommencé durant la nuit).

En soirée, j'ai commencé à faire mes adieux après ce court séjour.



Samedi 2 : Petit-déjeuner et une heure d'Internet tandis que Deïbi dort toujours.

Vers 10H, nous quittons Sua. Bus pour le terminal routier d'Esmeraldas puis, à 11H, bus pour Borbon, où nous arrivons vers 14H. Borbon est un petit port situé à l'intersection des rios Cayapas et Santiago.

Déjeuner rapide et petite balade dans le village (deux rues parallèles à la rivière).

A 15H30, nous prenons une lancha (barque motorisée) pour Santa Maria, à deux heures et demie en amont sur le Rio Cayapas. Nous sommes assis sur des chaises en plastique dont les pieds ont été raccourcis. Petit tour dans le village construit sur pilotis plusieurs mètres au-dessus de la rivière. L'eau arrive même à cette hauteur lorsque la rivière déborde une ou deux fois par an.



Nous charterisons une autre lancha car à cette heure pas d'autre moyen de nous rendre à San Miguel, une heure et demie plus loin (il n'y a qu'une lancha par jour le matin vers 11H). Les deux lanchistes peinent quelque peu dans certains passages où l'eau est trop basse et nous arrivons de nuit, vers 19H.

Installation dans une chambre très sommaire de l'auberge du village de San Miguel où le sympathique Gustavo nous accueille.

Puis nous allons voir le gardien de la réserve écologique de Cotacachi-Cayapas, que nous sommes venus visiter, afin de nous renseigner, car il m'a été impossible d'avoir auparavant de quelconques informations sur Internet.

Ce gardien met un temps infini et arrive à des sommes faramineuses si nous voulons rester deux jours dans la réserve, comme nous pensions le faire. J'opte finalement pour la balade d'une journée en pirogue.

Gustavo nous prépare un repas léger et nous ne tardons pas à nous coucher, d'autant plus que le groupe électrogène du village s'arrête à 21H.



Dimanche 3 : Assez bien dormi, malgré de fortes pluies. Il pleuviote toujours un peu et nous retardons notre départ à 8H. Achat d'un pique-nique pour midi. C'est Gustavo qui nous emmène avec un de ses amis dans la petite pirogue de bois peu confortable bien sûr. Tous les deux paieront durant presque trois heures pour remonter le faible courant et nous serons obligés de mettre plusieurs fois pieds à terre pour les soulager.

Juste à la sortie de San Miguel, nous empruntons à droite le Rio San Miguel qui nous conduira à la réserve. La pluie s'arrête heureusement. Plusieurs villages indigènes s'étalent le long de la rivière.

Arrivée à la « cabaña » de la réserve vers 11H et, de là, marche durant une heure et demie sur un sentier de découverte surtout consacré aux essences d'arbres. Aucun animal, ce qui est décevant, si ce n'est un toucan. Agréable baignade dans la rivière assez chaude, mais peu de fond, difficile de nager.



Nous repartons après le pique-nique et la descente sera plus facile pour Gustavo et son acolyte. D'ailleurs, seul ce dernier ramera, Gustavo pêchant (mais seulement deux petits poissons qui feront notre repas du soir). Visite d'un petit village indigène (= amérindien) récemment reconstruit après que le précédent ait été englouti.

Retour à San Miguel avant 16H et repos, le c.. cassé. A l'ombre, dans un hamac, c'est bien agréable.

Nous nous coucherons très tôt, d'une part parce qu'il n'y a pas d'électricité ce soir, mais surtout parce que la seule lanca pour retourner à Borbon part vers 3H du matin (pratique !).

Bon, franchement, ce long périple ne valait pas le coup.



Lundi 4 : Réveil plus tôt que prévu, à 2H, ce qui fait quand même une nuit bien courte. La lancha part en effet avant l'heure, vers 2H45, mais nous sommes assez bien installés, banquettes un peu rembourrées et, surtout, il ne pleut pas, même si le ciel est bien chargé. Deïbi arrive à dormir un bon moment.

Arrivée à Borbon trois heures plus tard ; petit-déjeuner, riz et poulet. Nous reprenons une lancha à 7H30 pour La Tolita (que je connais déjà), un village situé sur une île dans le delta du Rio Cayapas, où nous arrivons au bout d'une demi-heure. On a trouvé ici des vestiges d'une civilisation précolombienne (5^{ème} siècle avant JC) mais, franchement, malgré notre visite guidée d'une heure, il n'y a plus rien à voir, d'autant plus que le petit musée est fermé. Le village est toutefois sympathique bien que boueux, la rivière ayant débordée. Et des milliers de moustiques nous agressent !

Nous repartons à midi, lancha pour Limones, gros bourg sur une autre île, toujours dans le delta. Petite balade. Il fait chaud malgré un petit vent. Nous y déjeunons pour presque rien et en repartons à midi et demi, toujours en lancha. Trente minutes plus tard, nous débarquons à San Lorenzo, cette fois sur la terre ferme. Je connais déjà cette ville, passage obligé sur le trajet Otavalo-Esmeraldas. Comme sur toute la côte, elle est principalement habitée par des Noirs.

Nous descendons à l'hôtel, un peu d'Internet (capté de ma chambre), puis nous repartons nous balader en soirée lorsqu'il fait un peu plus frais.



Mardi 5 : Petit-déjeuner et balade dans le bourg durant une heure, principalement près du débarcadère et dans le quartier construit sur pilotis. Bus à 10H pour Ibarra, quatre heures d'une bonne route qui a priori vient d'être refaite.

Déjeuner sur le pouce à Ibarra puis bus pour Otavalo, à une demi-heure.

Enfin, un dernier bus nous conduit vers 16H à deux pas de la maison de mes amis, qui sont là et nous attendent. Je fais la connaissance de la femme (la Blanquita) et de la petite fille de Patricio (el bebé). Puis Patricio, dont je suis le parrain de confirmation, part à son école de chauffeur, cours de 17 à 22 heures tous les jours sauf le week-end).



Un peu plus tard nous nous rendons au centre d'Otavalo, Deïbi devant voir un médecin pour obtenir un certificat de maladie. A cause de moi (mais il aurait voulu que ce soit plus longtemps), il a manqué deux jours de collège. Je me rends aussi sur la plaza de los ponchos pour utiliser Internet en wifi gratuite, mais ça marche très mal. Avec Laura la maman, Rumi et Shucnina nous devons revenir en taxi, vers 20H, il n'y a plus de bus à cette heure-là. Je me couvre, il fait froid à Otavalo.



Quelques mots sur les Otavalos : je vais vous citer cette fois un paragraphe d'un livre d'Henri Troyat lu récemment, « De gratte-ciel en cocotier », écrit en 1955, année de ma naissance :

C'est d'abord un guide qui parle : « Les gens de la tribu d'Otavalo sont au nombre de 50 000 environ. Ils s'occupent tous d'agriculture, gagnent bien leur vie, sont très propres, très honnêtes et très attachés aux traditions familiales. Parmi eux, il n'y a que des ménages unis. La femme et l'homme vont toujours par paire. Si on ne comptait que des Indiens de leur espèce, en Equateur, nous serions un grand peuple... »

Henri Troyat donne ensuite ses impressions : « Pendant qu'il parlait, nous mîmes pied à terre à l'entrée du vaste champ de foire, qu'entouraient des maisonnettes blanchies à la chaux. Là, se pressait une multitude sage, ennemie des couleurs vives et du bruit. Les hommes, de taille moyenne pour la plupart, avaient une aisance naturelle dans la démarche, un port de tête digne, le visage bronzé et une natte dans le dos. Ils étaient coiffés de grands chapeaux de feutre beige, à la calotte ronde et aux bords retroussés à la mousquetaire. Un long poncho de laine bleu nuit, rouge foncé ou brun, s'évasait en cloche autour de leurs épaules. L'étoffe en était réversible. Quand ils remuaient les bras, on voyait l'autre face de la cape, gris tourterelle, à carreaux tissés de fils sombres. Leurs amples culottes de toile blanche étaient coupées à mi-mollet. Ils avaient les pieds nus et tenaient des sandales à la main. Les femmes portaient le même chapeau que leurs maris, avec, par-dessous, un châle de coton blanc qui descendait sur leur nuque et s'arrêtait à hauteur des omoplates pour laisser voir une queue de cheveux noirs finement entrelacés. Des broderies compliquées décoraient leurs blouses et leurs jupes. Dix rangs de grosses perles de verre s'étaient sur leur poitrine. Des fils de grains dorés ou argentés s'entortillaient autour de leurs oreilles et tombaient le long de leur cou. Sur leurs poignets, au moindre geste, glissait une collection de bracelets cliquetants. »



Mercredi 6 : Dans la nouvelle maison, j'ai dormi dans la chambre d'Hernan, le grand frère, qui est à Quito en ce moment.

Deïbi part au collège à 6H30 (cours du lundi au vendredi de 7 à 13H), Rumi et Shucnina partent à 7H45 pour l'école (cours du lundi au vendredi de 8 à 13H30). Sandra part tenir le poste de vente sur la place des Ponchos, tandis que Patricio, ses parents et la Blanquita restent à la maison travailler (couture et confection). Cette nouvelle maison, que je connaissais mais qu'ils n'habitaient pas encore lors de ma précédente visite, est plus grande et plus agréable que l'ancienne.

Ce matin il fait très beau et je bouquine un peu au soleil. L'écart de température entre le jour et la nuit est très important ici.

Après-midi au centre d'Otavalo où se déroule un défilé carnavalesque pour la fête des Saints-Innocents, auquel participe tout le collège de Deïbi. C'est assez sympa, j'y passe un bon moment.

Puis un peu d'Internet sur la place, quelques courses et soirée à la maison durant laquelle nous regardons les photos que j'ai prises aujourd'hui.



Jeudi 7 : Comme hier (et comme souvent à Otavalo), temps mitigé : soleil et nuages en alternance. Le soleil est très chaud et, dès qu'il se couvre, il fait frais. Pas facile de s'habiller à 2 556 m d'altitude...

Avec Patricio, balade au centre-ville : banque, librairie, office du tourisme, tour-opérateur, Internet sur la place... J'offre aussi un matelas à Patricio et Blanca pour leur mariage et la naissance de leur fille. Retour à la maison pour le déjeuner.

L'après-midi, nous nous rendons à San Pablo, 5 km au sud d'Otavalo, visiter la famille du filleul de Laura. Nous, ce sont Alberto et Luis (les parents), Shucnina, Deïbi, Rumi et moi. La tradition veut que pour le nouvel an, les amis se rendent visite et s'offrent mutuellement de la nourriture.



Du coup, ici, l'accueil est chaleureux et une soupe nous est offerte, ainsi qu'un café, un croissant et des boissons fraîches. Cette famille a neuf enfants, ce qui est assez courant ici. Nous allons nous promener jusqu'au lac à une centaine de mètres, le point de vue est magnifique, la vallée étant entourée de montagnes et volcans. Les garçons se baignent, ils ont bien du courage car l'eau est froide, mais les indigènes ont la peau dure. Nous rentrons à la nuit.



Vendredi 8 : Temps très couvert, quelques gouttes de pluie. Je me rends au centre à 10H30 pour essayer de me mettre à jour en Internet mais, pas de chance, ça ne fonctionne pas, l'électricité étant coupée. De ce point de vue, l'Equateur me rappelle le Népal : en ce moment l'électricité y est coupée trois heures par jour et l'on ne sait pas trop à l'avance quand, c'est assez pénible (en novembre, elle était coupée jusqu'à huit heures par jour). Comment les gens peuvent-ils travailler ? Imaginez si c'était le cas en France... Le courant revient à midi, Internet aussi... Je vais déjeuner dans un restaurant genre Mc Do en beaucoup moins bien. Deïbi et Rumi viennent me rejoindre vers 14H30 et nous partons en taxi (peu onéreux) jusqu'au Parc El Condor, à 6 km du centre. Belle vue sur Otavalo et sur le lac de San Pablo. Ce parc présente dans des cages spacieuses un certain nombre d'oiseaux, surtout des rapaces et des hiboux, mais aussi quelques condors, le plus grand oiseau du monde et qui est en voie d'extinction. Puis, durant 30 minutes, un oiseleur présente quelques rapaces et les fait voler, ce qui plait beaucoup aux enfants (cela dit, il n'y a que 9 spectateurs, dont 7 touristes adultes). Après cela, nous descendons à pied, en une demi-heure, jusqu'à la cascade de Peguche, que je connais bien, et qui est toujours en cours d'aménagement (je préférerais quand c'était vraiment nature, il y a encore 10 ans). De là nous rentrons en bus jusqu'à Otavalo puis jusqu'à la maison.



Samedi 9 : Levés de bonne heure, nous partons, Deïbi, Rumi et moi, à 6H15. Bus pour le terminal d'Otavalo, puis bus jusqu'à Ibarra et, à 7H30, autre bus pour Chachimbiro, où nous arrivons vers 9H. Le ciel est bien nuageux. J'y prends une chambre en pension complète (la nourriture se révélera médiocre). L'endroit est assez cher (pour l'Equateur).

Le centre thermal de Chachimbiro a été construit autour de sources chaudes volcaniques. S'y trouvent plusieurs piscines, certaines servent juste à se baigner et jouer, d'autres ayant des fonctions plus particulières (eau à 55°, eau glacée), des bains turcs, bains de boue, jacuzzi, sauna, etc., plus quelques activités pour les enfants.



Je connaissais déjà cet endroit, mais il a été transformé et amélioré de façon stupéfiante. Après nous être installés, nous faisons d'abord un tour dans une benne qui survole le centre, nous rendons ensuite au centre de soins pour essayer un peu tout (sauf le sauna et les bains de boue), et enfin dans les différentes piscines.



Après le déjeuner, nous restons finalement dans la dernière, la plus grande, équipée notamment d'un petit toboggan en forme de dragon. L'eau doit y être à 30°, ce qui fait une grosse différence avec l'air (nous sommes à 2 560 m d'altitude et le soleil fait défaut). C'est bien fatigué que nous allons dîner vers 20H puis nous coucher.

Dimanche 10 : Bonne nuit, petit-déjeuner à 7H30, puis piscine. Superbe temps aujourd'hui et, malgré la crème solaire, j'en garderai des traces. Nous restons toute la matinée dans la grande piscine. Rumi consent enfin à apprendre à nager et je suis heureux du résultat. Pas mal de monde aujourd'hui, surtout à partir de 10H.

Nous quittons notre chambre à 12H45 (en retard) puis déjeunons dans un petit restaurant d'un poulet accompagné de riz et de frites.

A 15H30, notre bus part, bourré (mais pas le chauffeur) et rejoint Ibarra vers 17H. Puis bus pour Otavalo et autre pour la maison. Je suis bien fatigué et les yeux me piquent. Mais je résiste jusqu'au dîner...



Lundi 11 : Le ciel est bien gris et il a plu un peu cette nuit. Ce matin, Rumi est très beau dans son uniforme scolaire, qui est en fait le costume traditionnel otavalo. Les élèves non indigènes ou métis portent quant à eux un autre uniforme (pantalon, chemise, cravate et pull).

En bus, j'accompagne Rumi à son école puis continue jusqu'à la place des Ponchos. Bon, pour cette semaine, j'aurais bien voulu louer une voiture pour mieux visiter la région, mais c'est très difficile, si ce n'est impossible, d'en trouver une sur Otavalo. Et, en plus, je n'ai pas emporté mon permis de conduire. Ce sera pour la prochaine fois...

Dès 8H, sur la place, j'essaye de me connecter à Internet, mais ça ne marchera qu'à 9H30. Heureusement que j'ai un bon bouquin... Hernan, l'aîné de la famille, revenu de Quito vendredi, me rejoint et nous partons faire quelques courses : babioles, tee-shirts et, surtout, il me conseille pour acheter quelques CD de musique andine, car il est, encore plus que moi, mordu de musique andine.

Vers 14H, nous rentrons déjeuner à la maison.



Nous repartons une heure plus tard, accompagnés de Deíbi et Rumi, pour Cotacachi, petite ville que je ne connais pas encore, située à 9 km au nord d'Otavalo et qui, en 2002, s'est vu décerner par l'Unesco le Prix international pour la Paix. Il nous faudra plus d'une demi-heure de bus pour la rejoindre.

On dirait Otavalo en plus petit, en plus tranquille, avec ses rues droites et ses maisons typiques. La ville est renommée pour son travail du cuir. Nous visitons la Maison de la Culture, qui expose des photos et, surtout, des œuvres de Guayasamin, le peintre le plus célèbre d'Equateur. Plusieurs peintures murales ornent la ville, dont deux très belles : « Le cri des exclus » et « Memoria y futuro ».

Le musée des cultures, situé dans une belle maison, est aussi fort intéressant. Petite balade au fil des rues, notamment jusqu'au monument du Soleil (celui-ci étant un élément très important de la culture inca et, donc, quechua).

Nous revenons à la maison vers 18H.



Mardi 12 : Il fait beau ce matin. Laura nettoie une ampoule que j'ai au pied avec un jus de plantes, puis colle dessus la peau que l'on trouve sur la coquille à l'intérieur de l'œuf. Je ne connaissais pas cette recette... Cela marchera-t-il ?

Vers 10H, je pars avec Patricio pour la Place des Ponchos. Internet ne marchera qu'au bout d'une demi-heure mais, du coup, cela m'oblige à aller à la Maison du Tourisme où je récupère quelques beaux posters des environs. La matinée passe vite et nous rentrons à la maison vers 14H pour le déjeuner en famille.



A 15H, Hernan, Deíbi, Santiago (un ami de ce dernier) et moi-même partons en bus jusqu'au terminal où nous attendons en vain une fille qui doit nous guider jusqu'à la cascade de Sumak Pacha. Tant pis, nous y allons seuls par le bus de San Pablo et nous renseignons sur place.

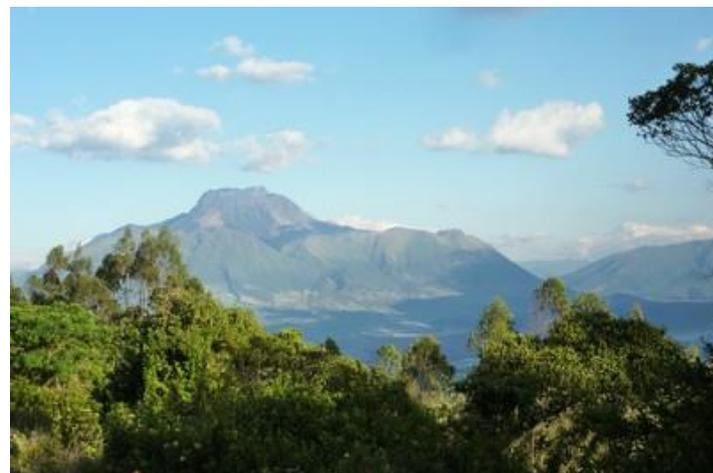
Une piste, que nous prenons à pied, nous mène au bout d'une heure, à travers de beaux paysages champêtres, jusqu'à la cascade, bien cachée, qui manque singulièrement de débit. Mais l'endroit est charmant, dommage que le ciel se soit bien couvert. Les derniers mètres pour accéder à la cascade sont bien difficiles.

Après une petite halte, nous reprenons le chemin dans l'autre sens et arrivons à l'arrêt de bus alors qu'il fait déjà nuit. Le bus s'arrête plus de dix minutes pour faire le plein d'essence et, du coup, nous ratons le dernier bus pour Los Lagos et devons prendre un taxi. Un peu fourbu ce soir, mais ça fait du bien...



Mercredi 13 : Très beau temps ce matin.

Je me rends au centre d'Otavalo vers 9H. Internet très lent. Patricio me rejoint un peu plus tard. Achat de CD de musique andine et, surtout, d'un charango, genre de petite guitare à 10 cordes. Nous allons aussi acheter un matelas pour Deïbi, Rumi, Shucnina et Hernan, qui n'en ont pas, et des draps. Déjeuner dans un restaurant local puis retour à la maison vers 14H.



Une heure plus tard, Deïbi, Rumi, Santiago et moi partons en bus jusqu'à Quiroga, petite ville à une quinzaine de kilomètres d'Otavalo.

De là, j'affrète une pick-up-taxi jusqu'à la laguna de Cuicocha, à 12 km environ. Ce lac s'est formé dans un cratère volcanique, à 3 068 m d'altitude. Ce volcan est d'ailleurs toujours en activité. Deux îles, au milieu du lac, ressemblerait à des cochons d'inde couchés, paraît-il, et expliqueraient le nom du lac. L'endroit est magnifique et nous faisons le tour du lac en lancha. Des petits canards vivent dans les endroits où l'eau est un peu réchauffée par des émissions de gaz.

Nous repartons à pied sur deux kilomètres, histoire d'observer l'Imbabura, une des montagnes qui entourent Otavalo (culminant à 4630 m) et qui a donné son nom à la région, puis arrêtons le premier pick-up qui passe et nous ramène à Quiroga d'où nous prenons le bus pour Otavalo.



Jeudi 14 : Encore du beau temps... Vers 9H30, me voilà Place des Ponchos, Internet ne fonctionne pas, je dois attendre une demi-heure, puis l'électricité est coupée de 11 à 14H.

Je retourne donc à la maison vers midi, heure à laquelle reviennent Alberto et Laura qui se sont rendus ce matin au « campo » (à leur champ) où poussent différents légumes et fruits. Repas avec la famille au complet, ce qui est rare.



A 14H, nous partons (Hernan, Deïbi, Rumi, un de ses amis et moi) en taxi jusqu'à la route de Mojanda et nous arrêtons près d'un sentier qui nous amène en vingt minutes à la cascade de Taxopamba. Nous y sommes seuls. La cascade est assez haute et s'étale sur deux niveaux, avec un bassin tout en bas dans lequel les plus jeunes s'amuse.

Vers 16H30, nous revenons en stop puis en bus jusqu'au centre d'Otavalo où je fais quelques courses avec Deïbi et Rumi. A 19H, nous sommes rentrés à la maison. Soirée en famille, comme tous les soirs.



Vendredi 15 : Excellente nuit sur le matelas que j'ai acheté à Hernan, installé hier. Ça change du matelas de 2 cm posé sur le sommier en bois. Toute la famille est ravie de pouvoir maintenant dormir convenablement. Ma blessure au pied n'est pas encore guérie, mais le coup de l'œuf, c'est pas mal. Je descends en ville à 10H.



Je suis très affecté par le séisme d'Haïti, ce pays surpeuplé que j'ai aimé, qui accumule malheurs et échecs et qui, je le pense sincèrement, ne pourra jamais s'en sortir. Il faut les aider malgré tout.

Déjeuner à la maison vers 14H30. Puis je pars en bus avec Deïbi et Rumi jusqu'au terminal d'Otavalo, puis jusqu'à Atuntaci, une petite ville plaisante située à une vingtaine de kilomètres d'Otavalo sur la route d'Ibarra au nord. C'est la première fois que je m'y arrête et nous nous baladons durant deux heures jusqu'à ce que je perde Deïbi. Après bien du souci et bien des pérégrinations, je le retrouverai le soir en rentrant à la maison. Très fatigué (marche et stress), je me couche juste après un léger diner.



Samedi 16 : Temps couvert. C'est aujourd'hui le grand marché d'Otavalo. Je m'y rends vers 9H30. Non seulement la place des ponchos est pleine de monde, mais aussi toutes les rues environnantes, cela m'impressionne à chaque fois. Deïbi est ici depuis 6H30 et tient jusqu'à mon arrivée le poste de vente de vêtements de ses parents. Hernan le remplace tandis que Sandra tient un autre poste un peu plus loin.

Deïbi m'emmène alors jusqu'au marché aux animaux qui, à 11H30, est déjà pratiquement terminé. Nous y achetons deux canetons et un petit lapin. J'achète aussi, ailleurs, deux ou trois bricoles pour moi et encore une dizaine de CD de musique andine. Je fais encore quelques courses. L'artisanat ici est intéressant et le choix remarquable. J'ai envie de presque tout, mais doit me limiter, bien sûr. Les prix sont bas : par exemple, un violon me coûte 30 euros, une montre 2 euros, un dvd moins d'un euro, un CD 4 euros. J'achète aussi deux « palos de lluvia » (bâtons de pluie), un instrument de percussion de plus d'un mètre de long taillé dans du bambou et contenant de petites billes. Bref, je serai chargé demain. J'avais commencé à décorer ma nouvelle chambre avec des tissus et peintures d'Equateur, je vais pouvoir continuer. Accompagné de Rumi et Deïbi, je rentre à la maison vers 16H30. Nous regardons un dessin animé en vidéo, « El Dorado ». Ma dernière soirée ici se passe tranquillement. Patricio, Blanca et le bébé sont partis à Quito ce matin rejoindre Alberto.



Dimanche 17 : Assez beau temps, mais je suis fatigué, j'ai mal dormi. Pas d'eau chaude ce matin, le disjoncteur a grillé et, vous pouvez me croire, l'eau est glaciale et il faut bien que je me douche. Ici, normalement, la famille n'utilise pas l'eau chaude (qui gaspille du courant) et n'a donc aucun problème avec l'eau froide, ils sont habitués. Après le petit-déjeuner, il me faut presque une heure pour préparer mon sac, le problème étant de tout y faire rentrer en protégeant les choses fragiles. Mais ça rentre pour le moment. Seulement j'ai prévu d'acheter du tissu et peut-être un hamac à Patricio, à Quito. Ce qui me servirait à mieux emballer le paquet des deux palos de Iluvia, trop grand, que je devrai mettre en soute, car j'aurai déjà avec moi le violon et le charango, trop fragiles. Bref, je serai bien chargé...



Nous partons vers 10H30 pour Quito. Nous, c'est Laura, Deïbi, mon adorable filleul Rumi et moi. Plus de deux heures de route pénibles durant lesquelles, très inquiet, j'essaye de redémarrer mon ordi. Au bout d'une dizaine d'essais, ça y est, et je peux faire un scan complet du disque dur et de ma clé USB : aucun virus. Depuis, l'ordi fonctionne une fois sur cinq et il va falloir que je le donne à réparer sous garantie en rentrant, ce qui est très gênant, parce qu'en général ça dure au moins un mois et on supprime tous les programmes et fichiers.



Arrivée vers 13H à Quito, où il fait très chaud, nous devons prendre deux autres bus en ville pour rejoindre le parc où mes amis tiennent deux stands de vente. Juste avant d'y arriver, j'offre un McDo aux enfants et à Laura, c'est pour eux la première fois et ils sont enchantés. Puis, aux stands, j'achète à Patricio deux tapisseries et à Alberto un drap coloré et un hamac. J'emballe là-dedans mes deux palos de lluvia.

Moins d'une heure plus tard, vers 16H, nous prenons tous les quatre deux autres bus jusqu'à l'aéroport, où mes amis me font leurs adieux. Toujours émouvant, ce moment. Mon vol d'Iberia, qui devait partir à 18H45, est évidemment retardé d'une heure et demie. Heureusement, l'aéroport est équipé de Wifi gratuite et mon ordi accepte de marcher.

L'avion décolle finalement à 20H55, atterrit 35 minutes plus tard à Guayaquil où, comme à l'aller, il me faut débarquer, attendre, repasser au contrôle des bagages à main, et c'est pénible. Je redécolle à 23H20 (au lieu de 21H). Avion inconfortable et mal équipé (pas d'écran individuel), repas léger et médiocre.



Lundi 18 : J'atterris à Madrid à 15H10, le pilote a récupéré un peu de son retard. J'ai presque une heure et demie pour changer de terminal, c'est bien. Mais, c'est habituel, mon dernier vol est retardé de deux heures, sans aucune information, et j'atterris à Marseille à 20H10 au lieu de 18H25. Heureusement, cette fois, mes bagages ont suivi... (et rien n'est cassé !).



-- FIN --